

Bernard Toboul *

Lacan évoque d'abord la grève. On est en février 1971, depuis l'automne 1968 diverses mesures de reprise en main de l'Université sont prises. Elles provoquent des sursauts des étudiants et des enseignants pour y résister. Lacan, informé de leurs raisons, était prêt à se mettre en grève, dit-il, mais a maintenu son séminaire par courtoisie pour son auditoire.

Ici, une première mention de la langue chinoise vient à ce propos : le mot *Yi*, l'un des concepts primordiaux de la pensée chinoise depuis Confucius. Lacan en est assez instruit pour corriger aussitôt sa traduction, car il ne s'agit pas tant de courtoisie que d'équité, l'un des quatre principes confucéens : la justice comme devoir. La discussion philosophique chinoise sur cette question est millénaire. Lacan nous introduit donc, comme il va le faire trois fois dans ce début de leçon, à des concepts chinois majeurs. Cela laisse présager de l'importance qu'il donnera non seulement à la pensée mais à la langue chinoises tout au long des cinq premières leçons de ce séminaire (celles que nous étudions cette année). Et cela intervient dans le procès de redéfinition du signifiant qui est en cours dans les dix dernières années de son enseignement.

Puis, la situation à l'Université lui donne le prétexte, non pas de s'intéresser aux problèmes politiques de l'heure, mais de régler un compte avec certains linguistes qui occupent le terrain linguistique dans l'Université française. « Certains » linguistes et non pas « les » linguistes dans leur ensemble comme le laisse entendre le titre donné par Miller, car Lacan reste fidèle à Roman Jakobson. Il y insiste à maintes reprises, en particulier l'année suivante lorsqu'il assiste aux cours de Jakobson au Collège de France et incite les gens de l'École freudienne de Paris à les suivre. Il y avait quelque temps qu'il attendait de répondre à Martinet et à son élève Mounin. On se reportera pour cela à *D'un Autre à l'autre* à la page 376, c'est-à-dire à l'avant-dernière séance de juin 1969, juste avant qu'il ne révèle à son public son éviction de l'École normale de la rue d'Ulm. Or les attaques de Mounin

dans *La Nouvelle Revue française* étaient simultanées aux manœuvres et médisances qui ont précédé ce départ forcé.

Ces attaques se résument à dire que Lacan fait de la linguistique un usage métaphorique. Autrement dit, le signifiant, et donc la métaphore et la métonymie qui l'organisent, ayant été déplacés par Lacan dans un autre champ, ne seraient plus cohérents avec les strictes notions linguistiques. Donc, la formule « l'inconscient est structuré comme un langage » ne tiendrait pas, elle ne serait que métaphorique, ce dont témoignerait le mot « comme », marqueur de la comparaison/métaphore.

C'est alors tout le puissant mouvement philosophique français des années 1955-1990 qui serait incohérent (Mounin est un marxiste de stricte obéissance et n'aimait donc vraisemblablement pas le structuralisme). C'est pourquoi Lacan cite aussitôt à ses côtés Claude Lévi-Strauss et Roland Barthes. Car Lévi-Strauss a mis en œuvre la structure telle que conçue par la linguistique structurale de Roman Jakobson, pour renouveler l'ethnologie. Après avoir suivi les cours de Jakobson, réfugié comme lui à New York pendant la Guerre, il peut mettre en forme sa thèse : *Les Structures élémentaires de la parenté*. De même, Roland Barthes avait tenté une étude de sémiologie générale traitant aussi bien des textes littéraires que des faits sociaux ; il décrypte par exemple dans ses *Mythologies* aussi bien la mode que l'emballage des produits d'entretien ou le catch.

Or, du point de vue épistémologique, c'est un acte constitutif des théories scientifiques qui est refusé par l'étroitesse de vues de l'école de Martinet, à savoir l'importation dans un champ scientifique d'un terme d'un autre champ pour ouvrir de nouveaux horizons théoriques. On pourrait citer l'atome, l'énergie, la circulation du sang, voire la notion de champ elle-même, ou rappeler ce que dit Koyré des inspirations alchimiques de Newton. Or ce sera précisément l'effort de Lacan que de donner du signifiant une conception nouvelle et d'une grande rigueur en en faisant un concept de la psychanalyse.

Mais, au-delà de ces principes épistémologiques, le statut du langage, du dire et du dit, en psychanalyse, va le mener, dans ces pages, à une critique de la conception linguistique du langage.

Lacan dit d'abord : « Je sais où je me tiens » (p. 42) et il va préciser : à ce champ où Freud a introduit l'inconscient, c'est-à-dire à la psychanalyse. Il s'y tient et s'en tient là. Mais, ajoute-t-il, « même si je me tiens bien », « quoi que je dise, je ne sais pas ce que je dis », « autrement dit, *Je sais ce que je dis* c'est ce que je ne peux pas dire » (p. 44). Telle est la leçon numéro 1 du fonctionnement de l'inconscient. Il n'est jamais que

« matière de langage » (p. 44), mais un langage qui supporte les paradoxes du dire et du dit, ce n'est donc pas celui des linguistes. Sur l'inconscient qui « n'est jamais que matière de langage », Lacan n'insiste pas. Mais nous savons les développements majeurs vers la « motérialité » du signifiant qui s'annoncent ici, avec le concept de *lalangue* qui va surgir dans le séminaire quelques mois plus tard, le 4 novembre 1971, dans les leçons à Sainte-Anne.

C'est alors que Lacan assène : « Moi, la linguistique, je m'en fous » (p. 45). En fonction de quoi, à partir de l'exercice du langage mis au grand jour par la psychanalyse, il va demander des comptes à la linguistique quant au concept du langage qu'elle produit. Retournement spectaculaire, mais parfaitement fondé, de la situation : les linguistes ne voient pas qu'« il n'y a de langage que métaphorique » (p. 45).

Cette affirmation est, à mon avis, la scansion principale de nos deux sous-chapitres. Elle a trois séries de présupposés et d'effets.

1. Elle se réfère explicitement à une critique du métalangage – position de toujours de Lacan. Parler du langage, le prendre pour objet, ne se fait qu'avec pour instrument le langage. À chaque pas, ce langage-objet trahit sa nature de langage, glisse entre les mailles, et ne se plie pas à ce statut d'objet. Le langage ne peut traiter le langage comme différent de lui. Et Lacan conclut : le référent d'un métalangage n'est jamais le bon.

2. La remarque s'élargit. Si, au-delà du ratage des métalangages, le référent est insaisissable, c'est du fait que « toute désignation est métaphorique » (p. 45). Et Lacan précise : c'est qu'« elle [la désignation] ne peut se faire que par l'intermédiaire d'autre chose » (p. 45). C'est le fameux problème de la dénotation qui a donné du mal aux logiciens, Russell au premier rang. Et, au-delà, c'est la question séculaire de la représentation qui se définit : le mot pour la chose. D'où le problème : est-ce qu'un mot peut désigner une chose ? Cette sous-jacence de la question philosophique générale de la représentation explique que Lacan emploie « désignation » plutôt que le terme logicien « dénotation ». Rappelons que six ans auparavant, en 1965, Michel Foucault avait fait paraître *Les Mots et les Choses*, qui traitent de façon mémorable du problème de la représentation dans la pensée et la science occidentales de la Renaissance jusqu'au structuralisme.

La conclusion de Lacan est que, du fait de l'insaisissabilité du réel, le signifiant ne dénote pas mais qu'il connote. On lit en haut de la page 46 que le signifiant « évoque » un référent. À cela s'emploient diverses approches indirectes. En premier lieu il y a la signification, toujours polysémique et dont la deuxième séance d'*Encore* nous dira l'année suivante que le référent, « le signifié le rate ¹ ». Cette évocation va jusqu'à la sonorité musicale des

phonèmes sur le registre poétique, dont on pourra se demander, à travers la théorie de *lalangue*, si elle approche de plus près le réel.

3. Enfin, pour lire l'affirmation « il n'y a de langage que métaphorique », nous devons suivre les enseignements de la psychanalyse.

Il y a d'abord la version freudienne : le symptôme comme signe. Tout symptôme résulte d'une substitution à du refoulé. Il fait donc signe de ce qui n'est pas là.

Ensuite se trouve la première théorie lacanienne du symptôme-métaphore, c'est-à-dire substitution d'un signifiant à un autre. Ici il faut noter qu'en chemin se formulent deux versions différentes du langage comme métaphore. Nous avons vu la première : le mot à la place de la chose, qui ouvre à la vaste question de la représentation. Maintenant nous en sommes à : un mot pour un autre, qui est comme une définition ultra-condensée de la métaphore par Lacan. Ces deux aspects de la pensée de Lacan sur le langage s'entrecroisent dans ces lignes. Nous aurons, sans doute, à rencontrer cette double problématique cette année.

Un signifiant pour un autre, c'était, souvenons-nous-en, le « signifiant énigmatique du trauma ² » de « L'instance de la lettre », qui produisait l'étincelle du symptôme en faisant irruption substitutive dans la chaîne signifiante.

Enfin, version finale chez Lacan, le symptôme fait suppléance au non-rapport. C'est ce qui va s'imposer dans ce séminaire de 1971. Là encore, ce sont des perspectives pour la suite de notre travail cette année, car c'est la fonction du signifiant comme semblant suppléant au non-rapport qui s'annonce.

Il y a tout cela qui se dit dans la thèse du langage comme métaphorique.

Soulignons au passage que, depuis « Radiophonie », la métaphore n'est plus celle de « L'instance de la lettre » : non plus production d'un plus (+) de signification, elle est disruptive, dit Lacan, ou encore « pavé dans la mare du signifié ³ ». Et cette disruption du rapport entre signifiant et signifié est l'avancée d'une nouvelle orientation vers *lalangue*.

Se forment alors la deuxième et la troisième incursion dans la langue chinoise. Les célèbres termes de *Yang* et de *Yin* viennent là pour illustrer l'impossible d'une désignation. En effet, les référents de l'homme et de la femme sont introuvables, et de cela, nous sommes bien « encombrés » (p. 46). Référents introuvables ne veut pas dire qu'ils ne sont pas réels, bien au contraire, puisque, précisément, le réel est insaisissable. Il y a de l'impossible au bout des ressources du langage.

La portée théorique de la langue chinoise s'accroît encore lorsque Lacan passe au *wei* : l'agir, l'action. Terme aussi célèbre que les précédents, en particulier du fait du *wu wei*, le non-agir, nullement passif, notion éthique, voire politique, en Chine. Et Lacan va marquer un coup très fort, en ajoutant que *wei* peut aussi vouloir dire « comme » ou « en tant que ça se réfère à telle chose » (p. 47). C'est donc le signifiant de l'opération métaphore, l'opération du « comme ». Le coup de force est alors de lier les deux sens du mot *wei* pour promouvoir en quelque sorte un agir métaphorique. C'est sa version, dit-il, trois paragraphes avant la fin de ce sous-chapitre, de « Im Anfang war die Tat » du *Faust* de Goethe, « Au commencement était l'action », qui croit répondre avec un orgueil luciférien à la Genèse et à son « Au commencement était le Verbe », alors qu'il n'y a pas d'autre agir que celui-là. Lacan en propose donc sa version : action, mais de la métaphore. Cela sonne sans doute familier à nous qui savons quelque chose de la métaphore paternelle, coup d'arrêt à la jouissance de la mère. Reste que cela donne encore un relief et une portée supplémentaires au langage comme métaphore puisqu'il devient ainsi un langage action. Nous verrons dans deux séances que « le discours de l'analyste n'est rien d'autre que la logique de l'action ⁴ ».

Je saute quelques points importants, comme la formule « la linguistique ne peut être qu'une métaphore qui se fabrique pour ne pas marcher » (p. 46). Cela préfigure l'élucubration de savoir sur *lalangue* des temps à venir.

Conclusion 1 : Lacan rappelle que les linguistes distinguent compétence de performance (p. 48). Il y a le fait de connaître une langue et il y a la façon de s'en servir. Lacan nous indique pour finir que si nous reprenons cette dichotomie en psychanalyse, c'est pour répondre que la prétendue performance, c'est du jouir. Ainsi, ce séminaire se replace dans le procès d'introduction de la jouissance comme concept-clé de la psychanalyse, mouvement qui s'opère, ces années-là, au moins depuis *D'un Autre à l'autre*.

Conclusion 2 : Ce qui va établir le concept du semblant, dans les leçons que nous lisons, c'est la définition du réel comme non-rapport sexuel. Le signifiant sera donc du semblant en tant que, sur les registres de la métaphore et du signe, il fait suppléance à la carence du rapport sexuel.

*[↑] Commentaire du début de la leçon III du *Séminaire XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2007, p. 39-46, à Paris, le 11 janvier 2024.

- 1.[↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 23.
- 2.[↑] J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 518.
- 3.[↑] J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 416.
- 4.[↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 61.